

FUKSAS-SACCONI

Massimiliano Fuksas et Anna-Maria Sacconi travaillent ensemble depuis 1967.

Leurs premières réalisations, un palais des sports à Sassocorvaro et un immeuble d'habitations via Nomentana à Rome, datent de 1973. Entre temps, les luttes politiques les ont beaucoup accaparés. Depuis 1973 ils se sont bien rattrapés : plus de 120 projets ont vu le jour : de modestes pavillons pour la Foire de Rome (réalisés) au complexe immense pour le Centre Directionnel de Florence (un concours perdu). Quatorze de ceux-ci sont

aujourd'hui en cours de réalisation : tous mêlent intimement espace réel et espace illusoire. Tous résultent de manipulations subtiles (« l'unité n'existe qu'à l'issue de nombreuses aberrations »), tous brouillent les cartes du grand jeu de l'architecture : le nouveau cimetière est l'ombre de l'ancien, les fenêtres de l'école maternelle ont l'air de se projeter vers l'extérieur, l'intérieur de la cathédrale est un extérieur, le palais des sports est aussi une ville aperçue à travers les arches d'un pont, la façade du gymnase est en train de disparaître pour laisser la place à une nouvelle structure...

Je n'ai jamais essayé d'expliquer mes projets. Parfois, je les trouve incompréhensibles.

Probablement parce qu'ils m'apparaissent en rêve : non seulement en dessin mais construits et beaux.

Lorsque j'étais enfant et que je dessinais, je demandais à tous ceux qui passaient à ma portée ce qu'ils pensaient de mes dessins. Non pas pour tenir compte ultérieurement de leurs jugements mais parce que cela m'aidait à réfléchir.

Pour l'architecture, après plus de douze années de pratique, je me suis aperçu que j'avais beaucoup produit dans la mesure où je n'arrivais plus à m'y retrouver dans mes dessins et dans le désordre de mes archives.

Alors, il m'est venu à l'esprit une phrase de Raymond Roussel : « Je me suis toujours proposé d'expliquer de quelle façon j'avais écrit certains de mes livres... Il s'agit d'un processus très particulier... Je choisisais des mots de consonnance similaire (sur le modèle des métagrammes). Par exemple billard et pillard puis j'y ajoutais des mots similaires mais pris dans deux sens différents obtenant ainsi deux phrases quasi-identiques ».

Tout compte fait, je procède de façon analogue à la différence près qu'au lieu d'ajouter, je « retranche ».

En conclusion, je crois qu'il est plus utile de « créer » après avoir « décrit ».

Ainsi on évite au moins de faire de l'idéologie. Et c'est déjà quelque chose ! J'ai toujours été impressionné par tous ceux qui font jaillir une théorie en partant de la moindre chose qui « existe ».

Pour l'architecte qui a la volonté d'exister, le droit à « l'erreur » (même erreur feinte) est si organique qu'on peut se tromper allègrement.

Je crois avoir dit ce que je n'ai pas exprimé pendant des années. Peut-être, ajouterais-je encore ceci :

J'étais étudiant lorsque le Mouvement Moderne a eu, je crois, son influence la plus grande.

Mais, comme tous les étudiants, tout au moins à cette époque, je recherchais des voies moins conformistes.

J'avais des doutes sur l'existence effective du Mouvement Moderne ; je pensais que c'était surtout une tentative anglo-saxonne d'unification d'expériences diverses, s'efforçant à tout prix de retrouver « le fil conducteur ». Je crois qu'aujourd'hui encore nous sommes confrontés, avec d'autres personnalités et en d'autres temps certainement plus difficiles, à une espèce « d'obligation de nous répéter ». Si nous nous focalisons sur l'œuvre, sur ce qui est

construit, beaucoup de choses alors pourront suivre leur cours naturel. En définitive Cravan m'a beaucoup plus apporté que n'importe quel architecte ; je préfère Breton à Terragni ; je remercie Maita pour toutes les choses qu'il a encore à dire.

Mars 1982.

Paliano 1976 : un parc.

Animaux de pierre, figures géométriques, fragments d'architecture témoins d'un passé réel ou imaginaire : notre intervention s'est bornée à définir deux parcours fantastiques propres à stimuler la curiosité, à susciter l'intérêt, à préfigurer des espaces plus appropriés à notre temps que ceux dans lesquels nous sommes contraints de vivre dans une civilisation qui nous appartient si peu.

La raison (l'architecture) est le thème du premier itinéraire, l'irrational (la nature) celui du second. Au lieu physique de leur intersection, là où s'opère la synthèse, se trouve une étoile, signe de rayonnement autant que de convergence.

Tarquinia 1977 : une école maternelle.

Ils ont toujours ri perchés sur nos épaules. Tandis que nous leur racontions des histoires en nous efforçant d'imiter leurs manies et leurs expressions, ils faisaient semblant de nous écouter en s'efforçant d'imiter les manies et les expressions des enfants qui écoutent.

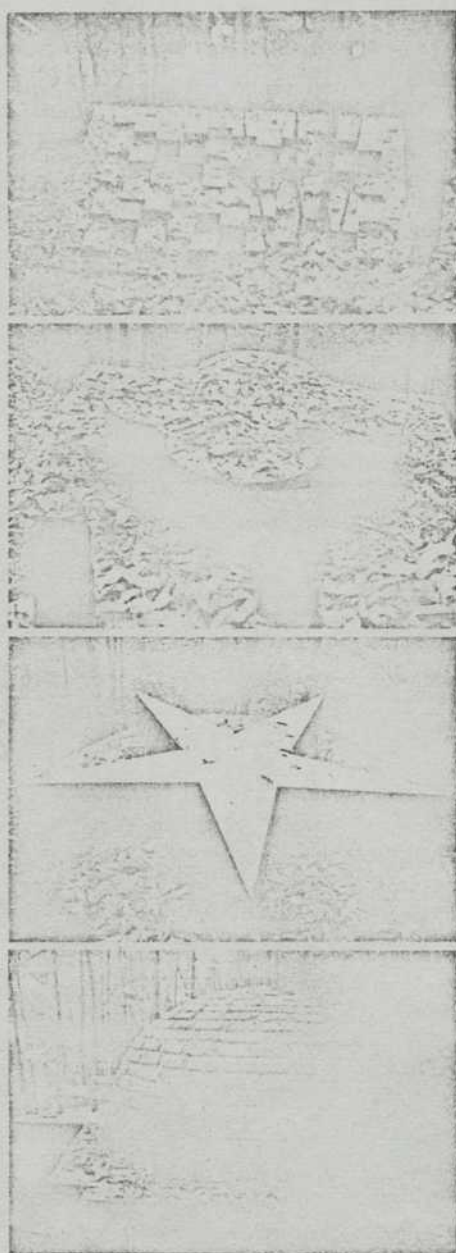
En réalité, ce qui comptait c'était le rythme, le flot des paroles qui les endormaient et les faisaient rêver.

Soir après soir, en vérité, nous tentions de tuer leur imagination. Mais eux, en même temps, histoire après histoire, ils mémorisaient une trame obscure où se mêlaient le sang, la terreur et la fatalité. Et à peine endormis, ils nous tuaient en rêve, allègrement, selon les mille moyens utilisés dans les fables. Parfois, nous parvenions à nous venger en rédigeant des textes explicatifs, en concevant une école maternelle, en traçant des bandes dessinées dans le ciment.

Dévorés et digérés par les espaces de l'école maternelle comme par les loups et les baleines de nos contes, ils engloutissaient à leur tour bouillies, petites cuillères, lacets, allumettes, détergents et images...

Une tentative juste pour voir, juste pour s'amuser : ... les fenêtres se détachent des murs en se projetant vers l'extérieur, les perspectives se déforment... tout a été tenté... par des adultes qui veulent continuer à s'amuser.

D'ici trente ans, cette école sera peut-être devenue une prison modèle pour



LE BOIS DU DIABLE

Paliano, 1976-77

Animaux de pierre, figures géométriques, témoignages d'un passé réel ou imaginaire jalonnent les deux itinéraires créés.